

LETTRE DE ZUYLEN ET DU PONTET



BULLETIN VAN HET GENOOTSCHAP BELLE DE ZUYLEN-ASSOCIATION ISABELLE DE CHARRIÈRE
EN VAN DE ASSOCIATION SUISSE DES AMIS DE MADAME DE CHARRIÈRE

BULLETIN DE L'ASSOCIATION BELLE DE ZUYLEN-ISABELLE DE CHARRIÈRE
ET DE L'ASSOCIATION SUISSE DES AMIS DE MADAME DE CHARRIÈRE

Redacteur: Drs. Raymond J. Benders, Straatweg 200, 3621 BX Breukelen
Secretariaat Nederland: A.C. Cosijn-Gouda, Straatweg 17B, 3603 CV Maarssen
Secrétariat Suisse: Bibliothèque de la Ville, Place Numa-Droz, 3, 2000 Neuchâtel

NR. 9 / SEPTEMBER/SEPTEMBRE 1984

Aan onze lezers

Het is een bijzonder heugelijk feit dat wij het tien-jarig bestaan van ons Genootschap kunnen bijschrijven in de annalen van het culturele leven in Nederland. Nog verheugender en feestelijker is het feit van de voltooiing van de Oeuvres Complètes van Belle de Zuylen-Isabelle de Charrière met de verschijning van het laatste van de tien delen, te weten, deel VI van de correspondentie met de index op de complete werken.

Men kan zonder overdrijving zeggen dat deze prachtbanden het nec plus ultra zijn van moderne editeerkunde en van aloud uitgevervakmanschap en dat zij een luisterrijk eerbetoon vormen aan de vrouw die als een schitterende en eerzame ster aan het firmament van onze XVIIIe eeuwse letterkunde staat.

Het tweede lustrum van ons Genootschap zal dan ook op passende wijze gevierd worden met de inrichting van een Documentaire Tentoonstelling over leven en werk van Belle de Zuylen - Isabelle de Charrière door de Rijksvoorlichtingsdienst in opdracht van het Ministerie van Welzijn, Volksgezondheid en Cultuur, afd. Buitenlandse betrekkingen, en de Fondation Pro Helvetia in Zürich, on-

La société ne souffre pas que dans son sein tout le monde travaille, que personne ne réfléchisse & l'égalité dont on vous a tant parlé est une chimère.
(O.C. V, lettre 2088, pagina 637).

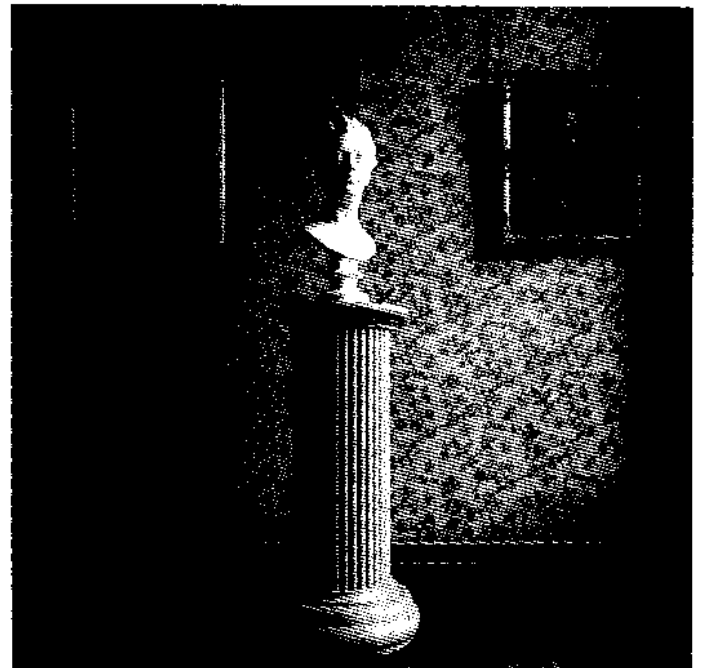
In dit nummer/Dans ce numéro:

Au fil de la correspondance	2
Brève notice sur le portrait par Jens Juel	2
Entre Charybde et Scylla Isabelle de Charrière et sa morale	3
Madame du Charrière et la condition féminine	7
A Conference of Eighteenth-Century Studies Also Belle was present	8
"Le Pontet" een gouden kooi?	9
Harold Nicolson, Benjamin Constant en Isabelle de Charrière	9
Madame de Charrière a travers ses lettres, une histoire d'amour	10
Nieuwe aanwinsten	11
Een onverwachte mening over Les trois femmes	12

A nos lecteurs

L'année 1983 a donné l'occasion à notre association d'entendre deux conférencières: lors de la rencontre traditionnelle de juin, qui eut lieu cette fois à la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel, Mme Alix Deguise, professeur au Connecticut-College de New-London (USA) parla de "Madame de Charrière et la condition féminine" (voir compte-rendu ci-après). La Bibliothèque de la ville avait, pour l'occasion, monté une petite exposition très suggestive, mettant en valeur quelques spécimens des lettres nouvellement acquises de la correspondance entre Madame de Charrière et Isabelle de Gélieu.

A deux reprises, nous avons donc eu l'occasion d'aider la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel à acquérir deux lots de correspondance. Et je redis ici à l'association hollandaise toute notre reconnaissance pour l'aide spontanée qu'elle nous a offerte. Si, dans la huitième Lettre de Zuylen et du Pontet, M. Jean-Daniel Candaux commentait l'achat du premier lot, c'est M. Jacques Rychner, directeur de la Bibliothèque de Neuchâtel, qui présente-



Gipsafgietsel van portretbuste van Belle van Zuylen door Jean-Antoine Houdon in 1771.
Foto: O. Meeter

der auspiciën van onze beide Genootschappen, en in samenwerking met het Nederlands Letterkundig Museum. Deze tentoonstelling, die ook in het buitenland te bezichtigen zal zijn (Neuchâtel, Paris-Beaubourg, Lille, Rome, Florence, Venetië, Brussel, Luik), zal eerst worden getoond in het Nederlands Letterkundig Museum (bij het Centraal Station in Den Haag). De leden worden in staat gesteld haar te bezichtigen tijdens de jaarlijkse bijeenkomst van het Genootschap, ditmaal niet op Slot Zuylen, dat trouwens wordt gerestaureerd, maar in de aula van de Koninklijke Bibliotheek, eveneens in Den Haag (bij het Centraal Station) op zaterdag 20 oktober te 10.15 uur. Ingesloten kaart hieromtrent dient zorgvuldig te worden ingevuld.

Graag maken wij U erop opmerkzaam dat in de Esso-Museumreeks is verschenen deel 6: *Een rebelle aan de Vecht. Het Slot Zuylen en zijn bewoners, 1994*, een fraai werkje met tekst van de Heer W.A. Braasem en foto's van de Heer Onno Meeter. Het boekje is in een handelseditie verkrijgbaar bij Nijgh en van Diltmar (zie hierover de rubriek Nieuwe Aanwinsten).

Om tegemoet te komen aan het meermalen geuite verlangen van enkele van onze leden om in de *Lettre de Zuylen* nederlandstalige teksten op te nemen, hebben wij van de meesterlijk geïmproviseerde causerie van de auteur Michel Chaillou een Nederlandse samenvatting gemaakt. Van de doorwrochte en zeer boeiende lezing van Pierre Dubois geven wij voor onze Zwitserse leden een Franse vertaling omdat de Nederlandse tekst reeds verscheen in het tijdschrift *Tirade* No. 291, Maart/April, Jaargang 28.

Van de voordrachten op onze komende bijeenkomst zullen Nederlandse en Franse teksten ter beschikking gesteld worden. Wij hopen U allen te ontmoeten op de 20ste van Wijnmaand, een dag die voor ons Genootschap in spirituele zin steeds de stralendste van het jaar is.

Het bestuur

Au fil de la correspondance

Dans la *Lettre de Zuylen et du Pontet* de septembre 1983 nous avons publié dans cette rubrique *A Note on Belle de Zuylen at 'Hunger Hill'* de C.P. Courtney. Lorsque ce Bulletin était en voie de préparation nous reçûmes d'un fidèle membre de notre Association, Monsieur W.J. Cromarty de Brighton, exactement les mêmes renseignements. Nous tenons à le remercier ici de ses recherches et des renseignements qu'il s'est donné la peine de recueillir. Monsieur Cromarty a pu en outre nous donner une autre précision relative à l'adresse de Belle à Londres (*O.C.*, II, *lettre 262*). Sur une liste des habitants de Curzon Street, Mayfair, payant régulièrement des taxes, figure le nom Elliott. Il s'agit sans aucun doute du général George Augustus Elliott, Lord Heathfield (*voir O.C.*, I, *lettres 219 et 220*). Ce fut donc bien chez lui que Belle séjournait.

Contributie

Dringend beroep op de leden die hun contributie voor 1983 nog niet hebben overgemaakt, het verschuldigde bedrag zo spoedig mogelijk te willen storten op postgiro 5634723 t.n.v. Genootschap Belle de Zuylen te Maarssen, met vermelding 'contributie'.

N.B. Wij wijzen U er nogmaals op dat de minimum contributie voor gewone leden f 20,- bedraagt. Voor 65+ leden blijft de minimum contributie gehandhaafd op f 15,-. Vanzelfsprekend worden hogere bijdragen of donaties bijzonder dankbaar aanvaard.

Verder herhalen wij de vraag van vorig jaar mede te willen werken aan verdere propaganda voor ledenwerving. Het doel dat wij ons stelden bij de oprichting van ons Genootschap is nog lang niet bereikt!

ra dans le prochain numéro le second lot de 169 lettres échangées avec Louis Ferdinand Huber, ainsi qu'une nouvelle inédite.

Le sort du Pontet restant l'une de nos préoccupations, c'est avec conviction que nous avons protesté auprès des autorités communales de Colombier, pour empêcher la construction d'un immeuble locatif aux abords immédiats du Pontet. M. Mahillon s'est joint à nous pour encourager les autorités à protéger ce site. Un membre de notre association a fait circuler une pétition qui a recueilli 81 signatures: efforts couronnés de succès, puisque les plans ont été refusés par l'Intendance des bâtiments de l'Etat, décision qui n'est toutefois pas définitive.

L'année 1984 est celle de la rencontre à Utrecht de nos deux associations. C'est avec enthousiasme qu'une vingtaine de membres ont répondu à l'invitation de leurs homologues hollandais.

Au terme de ce bref survol d'activité, je souhaite que notre association continue à grandir, et à participer à l'animation et l'enrichissement culturel de notre région. Je citerai pour conclure cette réflexion de la première femme reçue à l'Académie française, Marguerite Yourcenar: "Quand on aime la vie, on aime le passé, parce que c'est le présent tel qu'il a survécu dans la mémoire humaine".

J. Winteler

BERICHT: Wie liet op de bijeenkomst van 22 October 1983 in Slot Zuylen achter: een mosgroen zijden vierkante doek met "Pistolets et Poires à Poudre". In bewaring op ons secretariaat.

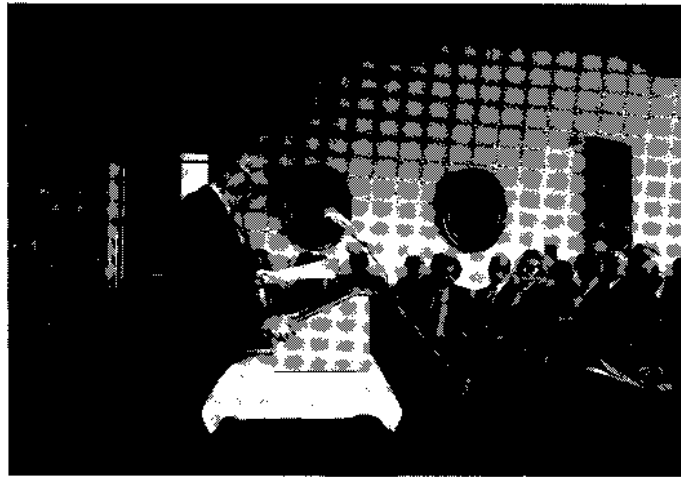
Brève notice sur la provenance du portrait de Madame de Charrière, peint par Jens Juel à Genève en 1777

Ce portrait, qui est probablement le meilleur qu'on ait de Madame de Charrière, est aujourd'hui la propriété de la Bibliothèque de Neuchâtel, à qui je l'ai donné.

Je ne suis pas collectionneur et n'ai aucun mérite à avoir possédé ce tableau. S'il était propriété de ma famille, c'est uniquement une affaire d'héritages. Je le voyais dans ma jeunesse chez mon grand-père, Jean de Montmollin (1835-1930), et par la suite chez mon père. Pour remonter plus haut, je n'ai aucun témoignage écrit à produire. Mais mon père savait, et disait, qu'il nous était venu par Caroline de Chambrier, amie de Madame de Charrière.

J'ai toujours cru qu'elle avait dû le recevoir en cadeau de Mme de Charrière elle-même. Mais il serait au fond assez étonnant qu'elle ait fait don d'un tableau si important à une jeune amie. Il est donc plus probable (et c'est l'opinion de ma femme) qu'elle l'avait gardé chez elle, au Pontet. Et Caroline l'aura acquis sans doute lors d'une vente après la mort de Mme de Charrière. Comme elle avait épousé le Conseiller d'Etat Alphonse de Sandoz-Rollin, homme d'état et historien fort connu et respecté chez nous, elle était certes en position de chercher à conserver ce souvenir important. La suite est facile à suivre. Les Sandoz-Rollin n'ont eu que des filles et la famille s'est éteinte. L'une de ces filles, Elisabeth, a épousé Louis-Auguste de Pourgalès; et l'une de ses filles à elle, Sophie de Pourtalès, a épousé Jean de Montmollin, mon grand-père. Mon père l'avait donc hérité de sa mère, elle-même petite-fille de Caroline de Chambrier.

Eric de Montmollin
Lausanne, le 30 mai 1984



*Pierre H. Dubois, lezing:
Mme de Charrière.
Tussen Scylla & Charybdis over
haar moraal 22 oct. 1983.*

Entre Charybde et Scylla Isabelle de Charrière et sa morale

Il ne serait ni original ni exact de définir Belle de Zuylen (ou Isabelle de Charrière car il s'agit en effet des deux phases de sa vie) comme un personnage entre deux mondes. On penserait alors sans doute à la Suisse et aux Pays-Bas, à des antithèses comme la raison et le sentiment ou encore l'époque d'avant et d'après la Révolution.

Si la perspective dans laquelle je voudrais la placer a certains liens avec ces différentes options, elles n'en forment pourtant pas la base essentielle. Car cette perspective se rapporte à sa morale et à son attitude devant la vie, qui sont indissolublement liées à son tempérament et à son caractère. Ceux-ci furent toutefois influencés, mais non pas formés, par des contradictions réelles avec lesquelles Belle de Zuylen a été confrontée dans son expérience de la vie, et qui ont déterminé ses réactions.

Si je la situe entre Charybde et Scylla plutôt qu'entre deux mondes, ce n'est pourtant pas comme une naufragée entre les brisants et les tourbillons, mais comme quelqu'un qui s'efforce de trouver son chemin entre les catastrophes menaçantes, s'appuyant sur une conception de vie, une philosophie capable de parer aux formes multiples de violence.

A l'époque d'Isabelle de Charrière la notion 'morale' a subi une transformation fondamentale. Dans les premières décennies du 18ème siècle elle était synonyme de religion. Il était entendu que le comportement de l'homme devait être guidé par les commandements de Dieu et de l'Eglise et non par des principes indépendants d'eux ou par une conscience individuelle. Les philosophes des Lumières - le terme y fait allusion - se sont efforcés de libérer la morale de cette contrainte.

La 'religion naturelle' qui en résulta était une notion très vague qui posait le problème de la morale dans des termes particulièrement élémentaires. Mais au fond cela suffisait.

Car dès que la morale se rendait indépendante de la religion révélée et des dogmes, c'est la responsabilité personnelle qui intervient. Et dès lors toute discussion concernant cette responsabilité personnelle formera une part essentielle de chaque conception philosophique, chez Kant comme chez Hegel, chez Schopenhauer comme chez Nietzsche, chez Marx comme chez Sartre. Cette discussion dépendant du caractère des dispositions individuelles, est par définition une discussion sans fin, comme on a pu le constater dans presque tous les écrits des philosophes des Lumières. Les désaccords entre eux sont nombreux, souvent profonds, et se rapportent à ce que chacun d'eux entend par 'réalité', ainsi qu'à l'importance qu'il attache aux arguments non soumis à la raison, - les 'raisons du coeur' dont parle Pascal.

C'est dans ce monde des idées et des sentiments qu'a vécu et écrit Isabelle de Charrière avec une franchise inusitée, sans préjugés et avec la volonté d'être et de rester libre et ouverte. Une indépendance aussi totale que possible était pour elle la condition primordiale pour une manière de penser et de sentir personnelle, base de sa morale et tout au fond cette morale même.

Nous connaissons le contenu de sa pensée par ses écrits, ses 'contes philosophiques', ses romans et ses nouvelles, sa poésie, son théâtre, ses pamphlets et essais et peut-être mieux encore par ses lettres.

Exprimer des sentiments et des idées propres, plutôt que de donner expression à une vue sur le monde moins personnelle ou du moins, moins individuellement subjective et idéalisée, a été la préoccupation essentielle des écrivains du 18ème siècle. Par rapport aux siècles précédents l'accent y fut mis si fortement que l'histoire littéraire a sous-estimé l'importance et la valeur littéraire du 18ème siècle comparativement à celle du 'Grand Siècle'. Emile Faguet entre autres considère la littérature du 18ème siècle comme anémique parce que d'après lui elle s'était détachée de la tradition française et chrétienne à laquelle elle devait sa grandeur. Aujourd'hui on ne partage généralement plus cette opinion et il existe d'excellents motifs pour ne plus y souscrire. On ne peut pourtant nier que, ce qui a fait la valeur du Siècle des Lumières, est devenue aussi sa tragédie. Ses vœux, ses idées de liberté, de justice et d'égalité humaine ont abouti au paradoxe tragique de la Révolution, paradoxe parce que la Révolution ne peut écraser la force et la puissance de l'injustice, de l'inégalité et de la contrainte que par la force, - ce qui mène inévitablement à la vengeance et à l'injustice, à la contrainte et à la terreur.

Aucun des philosophes les plus importants de 18^{ème} siècle n'a vécu la Révolution. Elle a été une coupure radicale. Voltaire, Rousseau, Diderot, Helvetius, Condillac, d'Alembert, d'Holbach, Buffon sont tous morts avant ou en 1789. Comme écrivain le rôle joué par Beaumarchais, Laclos, Bernardin de Saint-Pierre était terminé. La Révolution même a liquidé Condorcet, Chamfort, Chénier, alors que d'autres qui survécurent comme Marmontel, Raynal, Rivarol émigrèrent ou moururent désillusionnés.

Pour Isabelle de Charrière la situation était différente. Il va de soi qu'une vie de 65 années est influencée par l'expérience, mais dès le début de son existence son attitude a été déterminée par un caractère resté pareil à lui-même. Dans ce caractère, aguéri par ses expériences, se concentre sa morale.

Maintenant que l'édition de ses oeuvres est presque terminée, nous pouvons suivre son évolution pas à pas. Il est impossible de le faire dans ce bref exposé mais je m'efforcerai d'en souligner quelques lignes essentielles. Peu d'écrivains sont aussi complètement et indivisiblement présents dans ce qu'ils écrivent qu'Isabelle de Charrière, et de toute manière il serait impossible de la saisir d'emblée dans sa complexité. Mais cette difficulté en revanche est compensée par le fait que l'accès à son authenticité est toujours direct et immédiat.

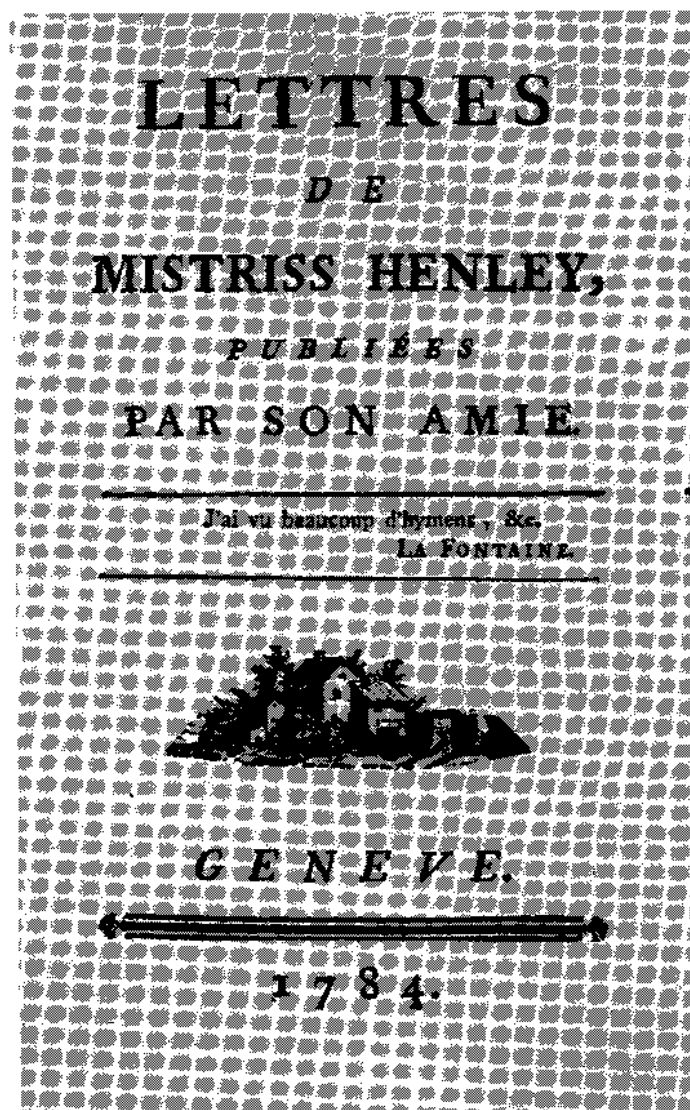
Si on apprend déjà à la connaître quelque peu par les lettres qui lui ont été adressées par sa gouvernante, Jeanne-Louise Prevost, entre sa treizième et sa dix-huitième année, il ne s'agit ici que de renseignements indirects. Dès l'instant qu'elle prend elle-même, à 19 ans, la parole dans la première lettre à Constant d'Herminches, elle est entièrement présente. Je me suis arrêté assez longuement à cette correspondance lors du colloque de Zuylen en 1974 et je ne me répéterai donc pas aujourd'hui. On sait que dans ces lettres Belle de Zuylen parle de tout, des moindres faits de la vie de tous les jours aussi bien que des coins les plus secrets de son coeur. Mais de rien elle ne parle autant que de son besoin de se sentir libre et indépendante, de se former un jugement propre sur la réalité de l'homme et de la vie.

Il est indéniable qu'une telle attitude ait déterminé, voir limité ses possibilités de se marier et ait influencé son mariage même. Quand Dorette Berthoud donne à son édition des lettres de Constant d'Herminches à Belle le titre de *Les Mariages manqués de Belle de Zuyll*, il faut bien se réaliser qu'ils ont manqué parce que Belle n'était pas disposée à céder aux concessions qu'on attendait alors d'une femme et dont on a plus tard seulement reconnu le degré d'injustice. 'Je sais de source certaine, écrit-elle, que Charles de Twickel avec ses trois millions ne me ferait pas délibérer une minute' (O.C. 1., 2 mars 1765) et aux avances de James Boswell elle répond: 'Je n'ai pas les talents subalternes' (O.C. 1, 19 juin 1764), une réplique qui paraissait encore inacceptable pour la direction des PTT en 1978, quand un timbre lui fut consacré et quand le premier projet mentionnait cette phrase si caractéristique pour Belle de Zuylen. Quant à l'affaire Bellegarde, quelques citations se rapportant à ce mariage suffisaient pour en laisser deviner la fin: 'Pour un trône je ne renoncerais pas à ce qui m'occupe dans ma chambre' (O.C., 1, 27 juillet 1764) et 'Si c'est pour lui plaire qu'il faut de courtes lettres à un homme qui ne me voit jamais, j'aimerais autant épouser par procuration le Grand Mogol' (O.C.

1, 18 juin 1764). Dans une lettre du 19 août 1767 elle donne une explication à cette attitude: 'Je disais il y a quelques jours à mon père que je ne pourrais pas me résoudre à sacrifier ma liberté; qu'avec elle je valais peut-être quelque chose et que dans la dépendance je ne vaudrais plus rien comme ces chiens qui chassent naturellement, qui apportent en se jouant, mais qui n'apprennent jamais à apporter de force!'

Nous savons combien, jusqu'au dernier moment, elle a hésité à épouser Charles-Emmanuel de Charrière, un homme intelligent et affable, mais plutôt monotone et sans chaleur naturelle, et qui était disposé à lui laisser la liberté qu'elle désirait. Le mariage était alors le seul état qu'elle pouvait offrir à une femme un certain degré de liberté, bien que le résultat final fût en général qu'on passait d'une dépendance à une autre. Ce ne fut donc qu'après de longues hésitations qu'elle se décida pour un mariage qu'on ne peut appeler qu'un 'mariage de raison'.

La correspondance avec d'Herminches, Boswell et van Pallandt nous apprend comment entre les années 1760-1771 s'est formée son aperception de la vie, des hommes et de la religion. On est frappé par un esprit personnel et indépen-



Lettres de Mistriss Henley, page de titre de l'édition originale (Bibliothèque publique de la Ville de Neuchâtel).

dant qui de très bonne heure a compris que ce monde n'est pas le meilleur des mondes possibles parce que l'homme est ce qu'il est: une contradiction due à des qualités positives et négatives, et capable de par sa nature de tout, en bien et en mal.

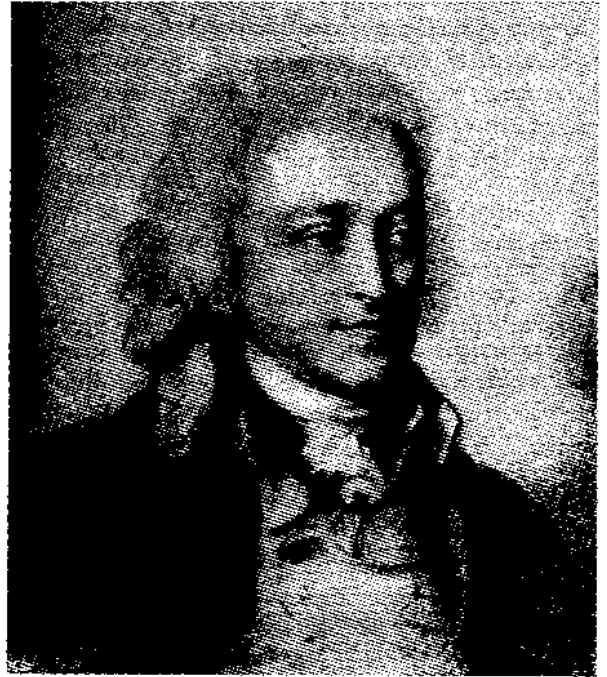
Lorsque Belle de Zuylen est devenue Isabelle de Charrière, la correspondance avec d'Hermenches touchera à sa fin. Mais sa vie n'est pas close pour autant, ni son évolution et ses expériences. Dans une des dernières lettres au confident de quinze années elle écrit: "Depuis que je suis mariée tout ce qui pourrait blesser mon mari le moins du monde m'étant devenu d'une extrême importance, je vous écris moins volontiers parce que je ne puis écrire sans me rappeler des idées que j'aime mieux éloigner. Voilà au vrai tout mon coeur, toutes les causes de mon silence, car ma franchise est invariable aussi bien que mon amitié (O.C., II, 315).

Entre son mariage en 1771 et la parution en mars 1784 des *Lettres Neuchâteloises* son premier roman, suivi de près d'un deuxième *Lettres de Mistriss Henley*, se sont écoulées treize années. C'est l'époque où elle a surtout essayé d'établir une certaine harmonie dans son mariage avec Ch. E. de Charrière répondant à son besoin de sincérité et de véracité.

Je crois que l'on peut constater qu'elle n'y a pas réussi. Et sans doute ne s'y attendait-elle pas trop, quand on veut se rappeler un passage de la lettre écrite, après son mariage, à son frère préféré Ditié où elle dit: 'Vous m'écriviez un jour qu'un changement d'état changeait en quelque sorte la personne et qu'il faudrait se revoir pour reprendre le fil de la liaison et de la conversation. Cela est moins vrai pour moi que pour aucune autre femme parce que je ne suis gênée ni en pensées ni en paroles ni en actions: j'ai changé de nom et je ne couche pas toujours seule, voilà toute la différence' (O.C., II, 229).

Je ne tenterai pas ici de chercher dans sa biographie les raisons pour lesquelles elle n'a pas pu trouver cette harmonie dans son mariage. Je constate seulement le fait et ce qui en résulta: sa décision - cette fois définitive - de se remettre à écrire afin d'exprimer ce que la vie lui avait appris dans des circonstances nouvelles. Elle l'a fait sous forme de roman, et le lecteur qui a appris à la connaître pas ses ouvrages comprend aussi pourquoi. A un correspondant néerlandais, le baron Taets van Amerongen, elle écrivait vers la fin de sa vie, en 1804: 'Longtemps après (c'est-à-dire après *le Noble*) d'autres problèmes, ou plutôt le chagrin et le désir de me distraire me firent écrire les *Lettres Neuchâteloises*. Je venais de voir dans *Sara Burgerhart* (roman hollandais d'Elisabeth Wolff et Aagje Deken) qu'en peignant des lieux et des moeurs que l'on connaît bien, l'on donne à des personnages fictifs une réalité précieuse' (début janvier 1804).

De cette information on a surtout retenu qu'elle cherchait son inspiration dans son entourage immédiat, et on s'est moins attardé au fait, que mariée, le roman allait remplacer ce que fut jadis sa correspondance secrète. Pourquoi cette correspondance était elle secrète? Parce qu'elle voulait s'exprimer sans blesser ses parents. Elle choisit, je pense, pour le même motif, la fiction. Comme elle l'avait déjà écrit à d'Hermenches, elle ne voulait avant tout pas blesser son mari et la forme du roman permettait de mettre comme une



Samuel de Constant

couche protectrice, un voile, entre sa vérité sur la vie, et cette vie réelle avec un homme qui avait les meilleures intentions envers elle, mais qui ne pouvait pas la rendre heureuse. Cela ne concerne d'ailleurs pas uniquement ses relations avec son mari.

Pour le lecteur de ses lettres et de ses ouvrages il est clair qu'il existe une différence entre ces deux volets de son oeuvre, non pas en ce qui concerne sa morale, mais dans l'expression de celle-ci. Dans ses ouvrages, sa philosophie est plutôt implicite qu'explicite, le lecteur doit en déduire l'attitude d'Isabelle de Charrière devant la vie, alors que dans ses lettres elle s'exprime d'une façon plus directe et plus personnelle, selon le correspondant et la confiance qu'elle lui témoigne. Cette différence dépend évidemment aussi de la nature même de l'expression artistique, qui s'adresse à tout le monde, mais à personne en particulier. Le risque bien connu, que l'entourage immédiat ne sait pas distinguer la



Louis-Ferdinand Huber

vérité générale de la vérité personnelle, sera tout au moins limité par la forme du roman.

Qu' Isabelle de Charrière ait pensé à ce risque, le prouvent quelques lignes d'une lettre de Mistriss Henley dans laquelle celle-ci dit par rapport à son mari: 'On ne reconnaîtra pas M. Henley, il ne lira jamais sans doute ce que j'ai écrit, et quand il le lirait, quand il s'y reconnaîtrait ...'. Elle veut dire, même s'il se reconnaît ou croit se reconnaître, ce ne sera jamais qu'un roman.

Ce n'est pas un manque de courage, ni même un argument contre la sincérité et l'honnêteté d'Isabelle de Charrière, mais elle indique bien une morale qui se trouve entre Charibde et Scylla, entre des dangers qui menacent de deux côtés. J'emploie cette image parce qu'elle s'applique aux perspectives changeantes que l'on trouve illustrées par ses romans. Je ne puis les analyser tous dans ce bref exposé mais je voudrais essayer de désigner dans certains d'entre eux ce que j'appelle sa morale, sa vue sur la vie - sans toutefois en faire des romans à thèse - dans ce sens général où l'on parle de la philosophie *derrière* ou plutôt *dans* un ouvrage d'imagination.

Les *Lettres Neuchâtelaises* par exemple ne sont pas seulement une peinture du milieu neuchâtelais déclenchant un scandale. Même si Philippe Godet témoigne encore un siècle plus tard de la justesse des observations de l'auteur, cette peinture ne forme que le décor dans lequel la scène a lieu. Le fond de l'histoire concerne des observations d'un autre ordre: les sentiments embrouillés et les complications auxquelles elles peuvent mener dans la réalité sociale de l'époque. Quand Henri Meyer, étranger dans la ville et amoureux de Marianne de la Prise, est empêtré dans les filets de la couturière Julianne qui le séduit - par qui il se *laisse* séduire - nous ignorons s'il s'agit de pitié ou de faiblesse et si elle a eu réellement l'intention de le séduire. Le savaient-ils eux-mêmes? ... Mais, chose remarquable, Marianne, comme une autre Isabelle, comprend cette ambiguïté inextricable. Elle le comprend même si bien, que quand Julianne est enceinte, Marianne fera comprendre à Meyer ses responsabilités, sans toutefois le pousser au mariage. Sa morale est: que la responsabilité ne doit pas mener à un acte malhonnête. Il n'est pas exclu que cette morale, qui tranche si fort avec la morale conventionnelle, ait choquée davantage les Neuchâtelais que le réalisme parfois ironique avec lequel elle a dépeint le monde neuchâtelais.

Mistriss Henley occasionnera moins de remous. Comme vous le savez, il s'agit d'une réponse à un autre roman *Le mari sentimental* de Samuel de Constant, un frère de Constant d'Herminches et du père de Benjamin Constant. Ce livre a souvent été considéré comme une réponse polémique au mari incompris et négligé du *Mari sentimental*. Dans cette optique Mistriss Henley serait une femme qui rencontre peu de compréhension chez son mari. Je pense que c'est une optique par trop forcée et que le roman de Samuel de Constant a servi seulement de prétexte. Et je le pense parce que la situation dans les deux romans est fondamentalement différente. Chez Samuel de Constant, le mari a des raisons très nettes et irréfutables de se plaindre de sa femme. Ces raisons Mistriss Henley ne les a pas. Elle ne peut pas reprocher à son mari des méconduites ou des actes méprisables. Ce qu'Isabelle veut rendre perceptible, ce n'est pas ce qui dépend du hasard, d'incidents ou de circonstances désagréables, mais quelque chose de plus profond et qui est du domaine des émotions et des relations hu-

maines. Ce qui la préoccupe c'est l'insuffisance inhérente à la faculté de comprendre, l'impuissance de l'amour réel, peut-être l'impossibilité de réaliser le désir ... L'auteur n'a pas besoin d'accabler M. Henley d'une quelconque critique concrète, au contraire. L'idée fondamentale d'Isabelle de Charrière est précisément l'imperfection humaine *malgré* la bonne volonté, et celle-ci se révèle mieux au fur et à mesure que M. Henley paraît plus acceptable comme mari. Il est curieux peut-être d'ajouter que certains amis de M. et Mme de Charrière, qui avaient cru reconnaître le couple dans les personnages, furent d'avis que le portrait de son mari était trop positif et le sien trop négatif.

Un autre aspect de la morale d'Isabelle de Charrière nous est révélé dans les *Lettres écrites de Lausanne*. La première partie de ce roman double, *L'Histoire de Cécile*, se compose de lettres de la mère de cette jeune fille de 17 ans à un membre de la famille. Elle y parle de sa fille, d'un jeune lord anglais qui passe quelques mois à Lausanne, et de son compagnon, le mélancolique William. Il est à peine question d'une intrigue dans ce roman entre les personnages. Bien que Cécile soit amoureuse du Lord et lui d'elle, ils ne s'expriment pas, ce qui empêche le bonheur ou la possibilité de l'atteindre - de percer. L'histoire est enveloppée comme d'une tristesse vaine.

La seconde partie, *Caliste*, comprend surtout les lettres de William à la mère de Cécile, dans lesquelles il explique les causes de sa mélancolie par l'histoire de son amour non réalisé pour une certaine Caliste. Celle-ci est une jeune actrice, qui a été l'amante d'un homme éminent décédé depuis. Bien que William et elle s'aiment, l'ordre social, personnifié par le père de William, ne permet pas un tel mariage, et William manque de force pour surmonter ce tabou. Caliste est alors obligée d'épouser un homme bon, mais qu'elle n'aime pas, alors que William cède à un mariage désiré par son père. La conséquence est deux mariages malheureux. Caliste en meurt et William se sent responsable de sa mort.

L'histoire de Caliste est pour ainsi dire une projection de ce que serait le sort de Cécile s'il s'était prolongé vers des conséquences tragiques. Caliste est un personnage qui se rend compte de l'injustice de l'ordre social envers la femme, mais accepte sa situation de victime comme étant inévitable. Isabelle engage ici la femme - et pas seulement elle - à se regarder dans un miroir afin d'y voir l'image d'une existence négative, conséquence de velléité et d'inertie dont la société abuse. C'est sous son influence que cette thématique sera reprise, mais d'une autre manière, comme accusation ou comme explication, dans certains romans de Madame de Staël et de Benjamin Constant, comme *Delphine*, *Corinne* et *Adolphe*.

La qualité de *Cécile* et de *Caliste* ne se trouve pas dans une combativité exaltée, mais dans une observation subtile et nuancée. Je rappelle dans *Cécile* la douzième lettre si caractéristique sur le mariage et les relations entre homme et femme dans laquelle la mère dit: 'Oui, Cécile, il ne faut pas vous faire illusion: un homme cherche à inspirer, pour lui seul, à chaque femme un sentiment qu'il n'a le plus souvent que pour l'espèce. Trouvant partout à satisfaire son penchant, ce qui est trop souvent la grande affaire de notre vie, n'est presque rien pour lui'. (*O.C.*, VIII 16) Une vue psychologique aussi perspicace conduit plutôt à un réalisme humain qu'à une contestation idéalisée, et dévoile mieux des hypocrisies idéologiques. Mais la subtilité d'Isabelle de Charrière laisse au lecteur même le soin de tirer ses conclusions.

Suite page 12.

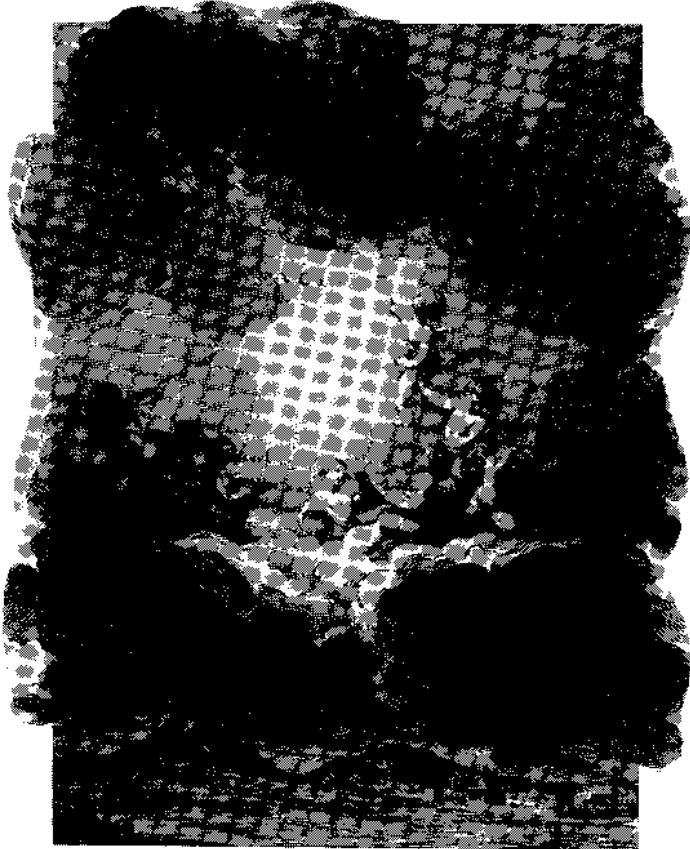
Madame de Charrière et la condition féminine

Résumé de la conférence faite par Mme Alix Deguise à la Société Suisse des Amis de Madame de Charrière à la Bibliothèque Publique et Universitaire de Neuchâtel le 4 juin 1983.

Madame de Charrière était-elle féministe? Ce serait une erreur de la juger dans la perspective du féminisme actuel. Elle croyait à l'égalité des sexes, mais s'intéressait surtout à la nécessité de changements politiques qui lui paraissaient d'une actualité plus brûlante.

Le féminisme au XVIIIème siècle est un mouvement intermittent, ambigu, et à part des manifestations en faveur de l'égalité politique sous la Révolution, vite réprimées, se borne surtout en littérature à déplorer l'inégalité des droits et des devoirs dans les relations amoureuses. Lamentation n'est pas révolte.

Isabelle de Charrière a néanmoins souvent évoqué la condition féminine et pensait, comme ses contemporains, que le mariage était la seule "carrière" ouverte à une femme et qu'elle dépendait, comme l'explique la mère de Cécile dans les *Lettres écrites de Lausanne*, d'une réputation sans tache. La chasteté occupe donc une grande place dans ses romans. Ce ne sont pas les jeunes filles de bonne famille qui ne l'observent pas mais celles du peuple: Juliane dans les *Lettres neuchâteloises*, Joséphine dans *Trois femmes*, Annette Bercher, honnête jeune fille de la campagne, dans *Henriette et Richard*. Isabelle de Charrière a donné à ces humbles filles un rôle aussi important qu'à des bourgeoises ou des aristocrates.



Frontispice des *Trois femmes* gravé par Duplessi-Bertaux et P.-P. Choffard, et paru dans *L'Abbé de la Tour ...*, tome I, Leipzig (Zurich), 1798 (Bibliothèque publique de la Ville de Neuchâtel).



Uitzicht uit de kamer van Belle van Zuylen op de winterse tuin met slangenmuur van kasteel Zuylen. Foto: O. Meeter

Les filles de la campagne, venues se placer comme apprenties, femmes de chambre, servantes d'auberge, étaient de tout temps une proie légitime pour les maîtres, les fils de la maison, les hôtes de passage. Mais contrairement à beaucoup de romans français et surtout anglais, en particulier *La Nature et l'Art* de Mrs. Inchbald où Hannah est si terriblement punie, les filles séduites dans les romans de Mme de Charrière peuvent se refaire une vie honorable. Qu'elle ait choisi de traduire *La Nature et l'Art* montre combien elle était préoccupée par la déchéance de la femme.

Le problème du mariage tient une grande place dans son oeuvre. Vivant chez son père resté veuf, mariée tard, elle avait souffert des critiques qu'attirait cette fille trop spirituelle, trop indépendante d'esprit, moqueuse et trop brillante. Elle n'aurait pu se condamner au silence. Une des conditions que Boswell mettait à une union possible avec Belle était qu'elle cesse d'écrire.

Un autre problème était celui de la dot. Elle avait pu observer de près les tractations humiliantes autour de son projet d'union avec le marquis de Bellegarde. Celui-ci, de vingt ans son aîné, exigeait une somme considérable qui devait servir à payer ses dettes. Belle avait aussi scrupule à diminuer la part de ses frères.

Mme de Charrière souhaitait des mariages assortis; elle l'a montré dans ses relations avec ses protégées. On a souvent dit qu'elle s'est inclinée devant les convenances de la société puisque William n'épouse pas Caliste. Pourquoi alors avoir imaginé tous ces malheurs qui suivent la décision de William: son mariage malheureux, l'inconduite de sa femme, la désillusion et la honte ressentie par son père, la jalousie du mari de Caliste, la mort de la jeune femme, le chagrin de William voué à l'errance? Mme de Charrière avait peu confiance dans les mariages anglais, conséquence de son séjour à Londres pendant sa jeunesse. Mistriss Henley est condamnée à l'insignifiance ou à une mort précoce; Lady Caroline dans les *Lettres trouvées dans des porte-feuilles d'émigrés* cherche un mari qui s'occupe un peu d'elle, mais croit le trouver en un vicomte français. Mistriss Henley suit la tradition des romans du XVIIIème siècle s'il est vrai, selon Pierre Fauchery que "c'est dans la mort que la femme se réalise pleinement, laisse jaillir sa note la plus haute". Il n'y a pas de place pour elle ici-bas; il n'y en pas pour Caliste, et avant elle pour Clarisse et pour Julie de Wolmar et, plus tard, pour Delphine et pour Mme de Mortsauf.

Le mariage peut cependant réussir lorsque, comme Théobald et Emilie dans *Trois Femmes*, on se choisit librement, on sait s'adapter, faire des concessions, se dévouer ensemble au bonheur de tous. Mme de Charrière, cependant, suivant une mode de l'époque, a imaginé des veuves encore jeunes et attachantes: la mère

de Cécile, Constance de Vaucourt. Ce sont des éducatrices cultivées qui plaisent aux hommes intelligents et sensibles, mènent une vie indépendante, utile et point solitaire; elles savent gérer de l'argent, révélant les capacités de la femme seule que l'autorité d'un mari avait peut-être étouffées.

Dans les *Lettres écrites de Lausanne*, la mère de Cécile propose que la noblesse se transmette par les femmes, réforme utopique peut-être, mais c'est une des façons de Mme de Charrière de proposer sous forme de boutade une réforme révolutionnaire dont elle a pris soin de fixer les détails.

Presque autant que l'amour et le mariage l'amitié féminine tient une place importante dans ses romans. Marianne de la Prise souffre d'être séparée de son amie intime. Emilie et Constance scellent leur amitié par le don d'un rubis qui porte leurs initiales entrelacées. Cela n'étonnait pas les gens d'une époque où l'amitié féminine un peu exaltée pouvait s'expliquer par une plus grande séparation des sexes et se manifestait en des termes affectueux qui, aujourd'hui, nous paraissent exagérés. Même des lettres d'homme se terminaient par "Aimez-moi comme je vous aime". Mme de Charrière vieillissante a éprouvé de grandes satisfactions à former ses jeunes amies et à se savoir aimée et admirée d'elles.

Dans sa jeunesse elle avait souffert d'interdits sociaux dont elle s'était moquée. Elle les a acceptés plus tard - non sans regret - comme inévitables, parce qu'elle estimait dangereux les bouleversements et que l'âge assagit. Elle aurait pu se borner à garder une attitude individualiste. Elle ne l'a pas fait. Elle a réfléchi sur la condition précaire de la femme, constamment menacée dans son honneur et dans son bonheur. Elle fait des femmes des créatures responsables ou qui apprennent à l'être, et non des victimes. Mais elle se penche aussi sur les victimes qu'elle veut reconforter et réhabiliter.

Dans le premier quart du vingtième siècle les valeurs n'étaient pas tellement différentes de celles du temps de Mme de Charrière. Mais aujourd'hui, les Calistes sont actrices de cinéma et épousent des princes ou des financiers. Les lois sociales protègent la mère célibataire, le divorce est devenu facile, et le fait que tant de femmes travaillent leur confèrent une indépendance que la plupart n'avaient pas du temps de Mme de Charrière. Une liaison, l'amour, le mariage ne sont plus uniquement ce qui, autrefois, constituait, comme le dit la mère de Cécile, "la grande affaire de leur vie".

A Conference of Eighteenth-Century Studies Also Belle was present

The *American Society for Eighteenth-Century Studies* held its annual meeting in Boston, April 26-29. Fifty one seminars were held, one of them on "Belle de Zuylen, Madame de Charrière". It was chaired by Professor English Showalter, Administrative Director of the *Modern Language Association*. Participants were Joan Hinde Stewart, of the North Carolina State University who spoke on "Mapping the Quotidian"; Susan Jackson, of Boston University, whose topic was "A Woman's Place" and Jerom Vercruysse who lectured on "Théâtre et Histoire". The respondent was Alix Deguise of Connecticut College.

Professor Stewart remarked on the apt use of epistolary novels, more suited to the intimate lifestyle of women whose outside life is limited. She suggested that Mistriss Henley's unhappiness derives from the moral choice made in marrying Mr. Henley while secretly preferring her other suitor. Mrs. Henley is nameless, has "no access to satisfaction other than domestic"; her story is "the harrowing account of a woman who is always wrong." The word *tort*: "J'avais tort, je déplore mes torts" is repeated throughout the book, and the heroine is trapped in a society "where a poor woman cannot survive outside of marriage and a sensitive one can hardly survive within it." Will Mrs. Henley renounce "the female principles of vivacity and change" and accept "the patriarchal version of reason"? The "absence of finality" in the novel demonstrates that "events are suspended in the silence of defeat."

Professor Jackson remarked that, by comparing the political silence of the Vaudois to that of women of all countries, Mme de Charrière, when answering Colonel de la Harpe, was accepting a situation. She implied that the writer's position is that "a woman's place is in the home". She noticed the preoccupation with "two of wordwoman Charrière's favorite nouns: place and home". "*La maison* becomes a privileged metaphor" used in her relationship with Benjamin Constant or in describing the French Revolution. She underlines Isabelle's contradictions as already revealed in "Portrait of Zélide" where she describes herself as "neither *grand homme* nor *femme faible*". S. Jackson comments that the home "isolates each (woman) from all the others" and also that cosmopolitan Isabelle is "far from home" at Colombier where "the house is not hers". S. Jackson concludes: "Pending real political upheaval, women can hope at best to remain the beneficiaries of male benevolence."

Professor Vercruysse showed a writer geared to contemporary events, very much into the political preoccupations of her time and convinced of the essential need to know "*toute la vérité*". Her theatre aptly demonstrates this search for the truth, her desire for a balanced appraisal and her fight against hypocrisy and opportunism. The émigrés are not all of the same kind, and any observer will notice the presence of "good" people and "bad" people in both camps of the French Revolution. Switzerland emerges as a haven with just laws as an "expression d'une possibilité exemplaire". Isabelle proposes "une entente au-dessus des partis entre les bonnes volontés" and J. Vercruysse concluded that her theatre offers "une leçon beaucoup plus générale qui incite le lecteur à l'humanité, à la fraternité, à la liberté."

Responding to the three lectures, Alix Deguise cautioned against adopting too strong a contemporary feminist approach. A woman's home may indeed have been a safer place in the 18th century as compared to her position in the 19th century industrial proletariat. Were women really cut off from other women when they had the time to visit and receive friends, exchange ideas, recipes, stories? A. Deguise remarked that Mr. Henley is English and reflects Mme de Charrière's prejudices about English husbands, and agreed with J. Stewart and S. Jackson that if "a woman's place is in the home", it is at best a risky haven ... She noted that the writer was more concerned, as J. Vercruysse pointed out, with contemporary events and political and social reform. She thought S. Jackson's definition of Mme de Charrière as "stateless" open to interpretation, since in her later years, as implied by J. Vercruysse her adopted country Switzerland seemed to her a haven for people of good will. A. Deguise concluded that *Trois Femmes* would tie the three lectures of this seminar together as it showed women's resilience and "gift for survival" and their "adaptation to crises in changing times."

Alix S. Deguise
Connecticut College

"Le Pontet" een gouden kooi?

Dat de meningen over "Le Pontet" uiteen kunnen lopen, daarop heeft Mevr. A.C. Cosijn-Gouda de redactie attent gemaakt middels twee curieuze teksten, die wij hier gaarne voor U afdrukken. Als U zelf ooit "Le Pontet" bezocht dan kunt U deze uitingen leggen naast Uw eigen dagboekantekeningen, wellicht een bijzonder contrast.

Advertentietekst voor "Le Pontet" rond 1930

Manoir: "LE PONTET"

CÔLOMBIER Canton de Neuchâtel (Suisse)

HOLLANDS-FAMILIEPENSION



Binnenplaats van "Le Pontet"

"Le Pontet" eertyds residentie van Madame de Charrière, (Belle van Zuylen) gerestaureerd en gemoderniseerd vroeg zeventiende eeuws landhuis, omgeven door eigen boomgaarden, moesvruchten en bloementuinen, gelegen in een verrukkelijk landschap te midden van prachtige bosschen en wynbergen, in de onmiddelijke nabyheid van het centrum van Colombier en het tramstation, op enkele minuten afstand van een schaduwryk strandbad, gelegen aan het Meer van Neuchâtel, heeft den sfeer van zijn stichtingsjaar (1614) weten te behouden.

Radio en telefoon zijn afwezig, klimaat zeer gunstig voor lichte neurosen; gelegenheid tot praktisch huishoudelijk en culinair onderricht, tuinarbeid en sport. Inwonend arts. Hollands familieleven. Hoogere en lagere handelsscholen en universiteit te Neuchâtel (in 10 minuten per tram bereikbaar).

Voor buitenlanders vrydom van belasting. Pension 70 gulden per maand.

Gérante:

Mevrouw Anjoël Berton van Lokven.



Harold Nicolson

Harold Nicolson, Benjamin Constant en Isabelle de Charrière

Teneinde zich op de hoogte te stellen, heeft Harold Nicolson, vóórdat hij zijn biografie over Benjamin Constant schreef, vele plaatsen in Frankrijk en ook Zwitserland bezocht, waar Constant opgroeide en zijn persoonlijkheid ontwikkelde.

Zo kwam Nicolson ook in Colombier, o.l.v. Mme Dorette Berthoud, de grote Constantkenner. Nicolson's visie op Colombier en le Pontet is wel van eigen aard, getuige citaten uit brieven aan zijn vrouw, Vita Sackville West in:

Harold Nicolson. A biography. Vol II 1930 - 1968. By James Lees-Milne. London 1981. Chatto & Windus.

ref. p. 211: At last they visited Colombier, the home of Madame de Charrière, the Egeria of Constant's earlier life.

"It is a little village mounting on one side to a large castle and on the other side rising in vineyards to the foothills. The manoir of the Charrière family is stuck in a little hole between these two eminences, with the result that it is like living in a basement, always something in front of one's face when one is looking out. It is completely unchanged, and as such, moving.

There was the fountain where she did the family washing and there her music-room and there her bedroom. All so badly designed... Dark little windows giving on the village through which, poor woman, she could hear the church clock sounding the empty hours. But you will read all about Colombier one day... It is a truly horrible house, so dark, so inelegant, no rooms the right proportion, cold passages, meagre, mingy, mean and the village clock striking." (Harold Nicolson to Vita Sackville West (unpubl.) 5-9-1947)

Harold was acutely depressed, and having in a lightning-flash formed an indelible impression of Colombier was longing to get away. To his annoyance Madame Berthoud, who "like Jim has no sense of time" when she found herself in an old house, persisted in showing him every nook and cranny of the place.

Madame de Charrière à travers ses lettres, une histoire d'amour

SAMENVATTING VAN DE LEZING DOOR DE HEER MICHEL CHAILLOU, 22 OKTOBER '83

Michel Chaillou is romanschrijver en essayist. Zijn laatste boek 'Domestique chez Montaigne' werd zeer positief ontvangen door de Franse pers. Hij is verbonden aan de universiteit Paris Nord en aan het vooraanstaande literaire tijdschrift Nouvelle Revue Française. De heer Chaillou gaf te kennen dat hij niet vanuit zijn universitaire achtergrond sprak, maar als schrijver.

De directeur van de Nouvelle Revue Française liet mij enkele brieven van Belle van Zuylen lezen. Zo ben ik met haar in aanraking gekomen. De brieven en Belle fascineerden mij onmiddellijk. Het deed er niet toe aan wie Belle schreef; ze schreef eigenlijk steeds aan zichzelf. Daarbij gebruikte zij het Frans als een 'verbaal scherm'. Deze taal was haar onbewust zo vertrouwd, dat het leek alsof er tussen het Nederlands, haar moedertaal, en het Frans, een taal die dicht bij de zon staat, verborgen paden liepen, die zij voortdurend volgde. Leest men de brieven chronologisch, dan ontdekt men, dat er rond de figuur van Constant d'Hermenches, de oom van Benjamin Constant, een romantische avontuurlijke sfeer hangt. Het contact met Constant d'Hermenches heeft iets Italiaans, dat de jonge Belle vervoert. Al lezend wordt duidelijk, dat zij zeer dicht staat bij andere schrijvende vrouwen, zoals bijvoorbeeld madame de Staël Delaunay, die eveneens zo intens kon boeien vanwege de uitstraling van haar taal. Ook Belle van Zuylen is in haar diepste wezen een schrijfster.

De titel van deze causerie 'Une histoire d'amour' doelt dan ook niet op de liefde voor een levend wezen, maar op de liefde tot de taal. Een echte schrijver is al schrijvend voortdurend in gesprek met zijn taal, zoals een schilder, die, als hij een landschap schildert, met zijn kleurpalet bezig is.

Zo is ook in haar briefwisseling met Constant d'Hermenches - die overigens twintig jaar ouder is dan zij - sprake van een innige band met de Franse taal. Belle speelt via de woorden met haar geest en haar gevoelens en wordt daarbij niet zo zeer aangetrokken door d'Hermenches zelf, al is dat ongetwijfeld ook het geval, alswel door de rijpheid van zijn taalgebruik, waarover zijzelf nog niet in die mate beschikt. Hoewel ze terzelfdertijd al ergens schrijft, wanneer 's morgens vroeg de tuinman de bomen en de bloemen besproeit: "Je suis inspectrice des entreprises publiques des araignées".

Prachtig, zoals zij een verbaal web spint tussen de natuur en de wezen om haar heen.

Belle van Zuylen is naar mijn smaak groter in haar brieven dan in haar romans, waar ze hier en daar trapt in de val van de retoriek. In haar brieven komt haar beweeglijke en speelse geest tot uitdruk-

king en poogt ze de vergankelijke ogenblikken vast te leggen. Het is of zij voortdurend de grenzen van haar gedachten aftast en tracht deze te fixeren. Helaas mislukt dat keer op keer, zoals wanneer men bij het vissen steeds beet heeft, maar de vis weer ontsnapt, ook al wordt er van lijn of aas gewisseld. Zo kan ze maar niet vastleggen wie ze is. Belle heeft het er vaak over, dat ze wordt gekweld door ernstige melancholie. Enerzijds omdat de tijd verstrijkt en vanwege de leegte van de natuur en de mensen, anderzijds omdat ze onophoudelijk en oprecht naar eigen waarheid zoekt en die van anderen, zonder die echter te kunnen grijpen. Constant d'Hermenches, zelf een opmerkelijk, bij tijden zelfs een geniaal man, is volkomen in haar ban. Niet alleen omdat Belle een begenadigd schrijfster is ("U bent van alle schepsels de volmaakste"), maar vooral omdat zij doordrenkt is van de Franse cultuur. Zij straalt iets fascinerends uit en betovert haar omgeving. Zij wordt echter keer op keer teleurgesteld door potentiële bruidsgoms, die aan haar worden voorgesteld. Daar is de markies De

Bellegarde, een 'homme léger', zeer Frans, aantrekkelijk voor vrouwen en een amusant prater. Belle, die de Fransen altijd idealiseert, is dol op zijn type, omdat zij naast hem haar vrijheid gewaarborgd zou weten. Maar in wezen wordt zij sterker aangetrokken door een man als Constant d'Hermenches, voor wie zij in zekere zin bang is, maar die haar wezenlijker boeit. Als hij in het begin van hun correspondentie in Engeland vertoeft en een brief van haar verkeerd interpreteert en onmiddellijk naar Zuylen komt, is Belle zeer geïmponeerd. Ze houdt zich echter op een afstand, omdat ze hem liefheeft en zich daarom moet verbergen.

Steeds weer probeert ze haar eigen geestelijke tragedie te formuleren. Voortdurend ondervraagt ze zichzelf over wie ze is, wat ze met haar leven moet, welke richting ze in moet slaan. Door talloze teksten klinken de vragen: Hoe moet ik mijn talenten benutten? Zal ik mij toeleggen op de wiskunde? Zal ik clavecim-belspeler worden? Of moet ik juist libretti schrijven? Kortom, wat is leven voor mij? In het Verenigd Koninkrijk voelt Belle zich vrijer. Zij vindt dat daar een ongekunsteldheid en een vrijheid van zeden heersen, die hoger worden geacht dan

het fatsoen. Dit is vast niet juist, maar voor Belle waar en aantrekkelijk. Haar eigen ideeën sluiten bij deze visie aan, wat haar onderscheidt van een aantal andere schrijvende dames. Bij hen vindt men wel eens enige zure trekjes of zelfs een boosaardige inslag. Bij Belle is dat nooit het geval. Haar grote diepgang wordt bekroond door goedheid en mildheid. Enerzijds wil ze genegeerd worden om haar gang te kunnen gaan, anderzijds wenst ze haar kwaliteiten erkend te zien, want ze weet dat ze over bijzondere capaciteiten beschikt.

Men zou kunnen zeggen, dat Belle schrijft in 'verschillende lagen van oprechtheid'. Soms voelt men meer dan er in de tekst staat.



Voordracht door de schrijver Michel Chaillou

Dat 'meer' kan bestaan uit een voorgevoel, duister pessimisme of de donkerste melancholie. Belle balanceert tussen een gevoel van geruststelling en beangstiging. De natuur wekt beide aspecten in haar op.

Deze permanente contradictie vindt men ook terug in Belles houding ten opzichte van vriendschap en liefde. In een brief aan Constant d'Herminches van 1767 schrijft zij, dat zij sedert een week, o nee, sedert zes weken een geliefde heeft. Deze geliefde wordt haar echtgenoot. Zij voelt vriendschap voor hem, geen liefde. Ze is bang voor het meeslepende van liefde en passie; men weet nooit waar men wordt heengevoerd. Vriendschap is berekenbaar, 'de intelligentie van de liefde'.

Haar 'duistere' kant wordt duidelijker, als men weet dat Belle Nicolas Antoine Boulanger heeft gelezen. Niet dat zijn donkere en pessimistische visie tekenend is voor Belle, maar iets van de zinsnede 'L'aurore c'est l'horreur' heeft ze in zich.

Zowel door haar buitengewone spiritualiteit als door haar bijzondere fysieke uitstraling - men hoeft maar naar de schilderijen te kijken - was zij voor mannen aan wie zij werd voorgesteld een uitzonderlijke persoonlijkheid. Zij bezat, behalve hun sociale vaardigheden bovendien een encyclopedische kennis die zij ontbeerden. Zo blokkeerde ze de heren met haar niet getemde en niet te temmen karakter. Vergeleken bij Madame de Staël is Belle een 'intuïtief genie'. Wellicht is het daaruit te verklaren, dat zij nooit een groot literair werk heeft geschreven.

Zoals gezegd ligt haar kracht in de correspondentie. Men vergelijkt haar wel eens met Voltaire, die eenzelfde soort gevatheid en verfijning bezit. Zou men Voltaire Ariël kunnen noemen, de krachtige en snelle, wendbare hoofdpersoon uit 'The Tempest' van Shakespeare, dan zou men Belle kunnen vergelijken met een mengeling van Ariël en Miranda, het jonge meisje uit hetzelfde stuk. Belle is ook vol van pure en verfijnde gevoelens, voortdurend gewond door haar omgeving. Belle's ouders kwetsen haar bijvoorbeeld onbedoeld door een zekere morele druk die zij uitoefenen. Zij beschikt echter eveneens over een luchtige en snelle verbale begaafdheid, die zijzelf volgens het gangbare achttiende eeuwse misverstand zeer 'Frans' noemt, hoewel dat 'Frans' natuurlijk evengoed de taal van - Rabelais - is, volgelopen met wijn.

De taal stelt Belle zich voor als het vehikel van haar geest. Ze denkt, dat als haar pen vanzelf zou schrijven in het Frans, dat ze dan de esprit in de Esprit zou vastleggen, omdat immers het Frans automatisch spiritueel zou zijn. Haar onvermoeibare wil om taal en geest te scherpen is erop uitgedraaid, dat Belle een verbazend eigen identiteit heeft gecreëerd. Bijzonder is haar zorg om oprecht te zijn - zeer uitzonderlijk bij schrijvers -. Een schrijver verzint, dus liegt hij. Maar Belle is zelfs oprecht in haar wijze van liegen. Haar leugens zijn frappante bewijzen van haar aanhoudende zoektocht naar de bestendigheid van het moment, naar de kern van het leven.

Er bestaat een parallel tussen het leven, dat voortdurend en de taal, die zich ontwikkelt. Hoe kan men bewerkstelligen, dat het leven wordt opgelegd aan de taal. Hoe maakt men, dat het leven spreekt en de taal leeft. Hoe laat men leven en taal elkaar beïnvloeden? Daarvoor bezie men de structuur van Belle's brieven.

Een brief van Belle is bijna altijd onderbroken. Ze wordt altijd gestoord en verwacht dat ook. Het is een bijna sensueel plezier om aan iemand te schrijven vanuit het verborgene met het risico van een onderbreking. 'L'Histoire du papier surpris'. Na zo'n onderbreking krijgt ze dan vleugels. Dan is het schrijven in galop, haast vanuit het onderbewuste, een fantastisch schouwspel. Dan gaat het in haar hoofd sneller dan met de pen. De alertheid van de hand en die van de gedachte in innige verbondenheid dat is de ware Belle van Zuylen.

Bewerking en vertaling Nina B.-Winkler.

Nieuwe aanwinsten 1983 - 1984

Op de jaarlijkse bijeenkomst van October 1983 mochten wij de verschijning aankondigen van deel 5 van de "Correspondance", tevens deel 5 in de totale serie van de Oeuvres Complètes. Thans kunnen wij wat betreft de Verzamelde Werken alleen maar melden dat het laatste deel in aantocht is. Vanzelfsprekend willen wij de voltooiing van de uitgave "Verzamelde Werken van Belle de Zuylen - Oeuvres Complètes d'Isabelle de Charrière". Bij de verschijning van het laatste der 10 voorgenomen en gedrukte delen met enig ceremonieel vieren. Het programma van deze manifestatie vindt U op de bekende plaats op de achterpagina van dit Bulletin.

Ondertussen ontvingen wij van ons mede-lid in Amerika, Mrs. Lacy-Bruyn een recensie in "18th Century Studies" van de hand van Paul H. Meyer: Alix Deguise. *Trois femmes. Le monde de Mme de Charrière, 1783-1784*. Dr. Courtney stuurde ons uit Cambridge een overdruk uit "Studies on Voltaire and the 18th Century" van zijn artikel "The portrait of Zélide", Geoffrey Scott and Belle de Zuylen, 1983. Prof. Vercruyssen schonk ons een exemplaar van "Het culturele leven in onze provincies in de 18e eeuw" (Oostenrijkse Nederlanden, prinsbisdom Luik en hertogdom Bouillon). Een reeks bijdragen verschenen in het Driemaandelijks Tijdschrift van het Gemeentekrediet van België. Met medewerking van H. Hasquin, Ph. Muret, M. Mat-Hasquin, M. Fredericq-Lilar e.a., 1983.

Uit eigen middelen schaften wij aan: Dr. P.J. Buynsters *Wolff en Deken. En biografie*. 1984.

Het KRO radioprogramma "Spektakel" stond deze winter veelvuldig in het teken van Belle de Zuylen en gaf daarover ook een blad uit: "Nieuwstijdingen uit de Republiek der Letteren", waarvan wij enkele nummers ontvingen. Mogelijk heeft U de Heer en Mevrouw Dubois, Geert van Oorschot, J.-D. Candaux en ondergetekende donderdagavonds wel eens gehoord.

Met het vooruitzicht van de publicatie van een deeltje in de Esso-Museumreeks over Slot Zuylen en Belle, ontvingen wij van de heer W.A. Braasem 2 voorafgaande deeltjes uit deze reeks: *In Haastrecht staat een huis. Museum Bisdom van Vliet, 1979*, en *Jonkers tussen stad en wad. De Groningse borgen en haar bewoners, 1983*. Wij konden deze serie, waarbij wij de boekjes over Betje Wolff en Kasteel Amerongen (met referenties naar Belle de Zuylen) reeds bezitten, completeren met het 4e deel uit 1982: J.W. Schulte Nordholt. *Tot ik John Adams leerde kennen. Een schets in woord en beeld van John Adams' diplomatie in de Nederlanden 1781-82*. Thans is het 6e deel verschenen, eveneens van de hand van de heer W.A. Braasem. *Een rebelle aan de Vecht. Het Slot Zuylen en zijn bewoners* 1984.

Begin juni vond de plechtige uitreiking plaats van het 1ste exemplaar op Slot Zuylen door Esso's President-Directeur, de Heer F.G. van Duivenbodeen aan Drs. J. Riezenkamp, Directeur-Generale Culturele Zaken van het Ministerie van Welzijn, Volksgezondheid en Cultuur. Exemplaren van dit deeltje zijn te bestellen bij ons secretariaat à f 17,50.

Tenslotte is er een vorstelijk geschenk te vermelden dat ons Genootschap mocht ontvangen van onze Zwitserse Zustervereniging toen een groep leden hier begin juni op excursie was. Zij overhandigden ons een kleurenfotoreportage op ware grootte van het portret van Isabelle de Charrière door Jens Juel zoals beschreven op pagina 5 van de Lettre de Zuylen et du Portret No 6, 1981. Het portret is vergezeld van een aantekening van Eric de Montmollin hoe het zeer waarschijnlijk afkomstig is van Caroline de Chambrier aan wie Madame de Charrière het gegeven zou hebben. Een kleindochter van Caroline de Chambrier was getrouwd met Jean de Montmollin. Zij was de grootmoeder van Eric de Montmollin die het schilderij van haar erfde en het tenslotte aan de Bibliothèque Universitaire te Neuchâtel schonk.

A.C. COSIJN-GOUDA



Een onverwachte mening over Les trois femmes

Toen de prins van Oranje, Willem V, en zijn echtgenote op Hampton Court in ballingschap verkeerden, schreef prinses Wilhelmina aan haar dochter prinses Louise die in Duitsland woonde:

Hampton Court. 1 november 1796

Connoissez-vous un nouvel ouvrage de Md. de Charrière (la soeur de Md. de Perponcher), qui vient de paroître? Je le trouvois Dimanche chez la duchesse de Yorck, et je l'emportoais, étant curieuse de voir les productions de cet auteur que je connois personnellement, et qui à quelques travers joint beaucoup d'esprit et (autrefois) d'agrément. Cet ouvrage est une nouvelle, intitulée Les trois Femmes. Il est dit qu'elle ne le publie que pour soulager une de ses amies dans le malheur. Ce motif intéresse d'abord pour l'ouvrage qui se fait lire avec intérêt aussi et même plaisir, quoique au fond cela ne me paroît pas grand'chose, et il y a une teinte de singularité, comme dans toutes ses productions. Toutes-fois je ne l'ai achevée encore, ainsi je dois suspendre mon jugement, et je ne veux pas guider le vôtre. Je vous embrasse, ma toute chère Louise, et suis à jamais votre fidèle Maman.

W.

*) Johanna W.A. Naber, *Correspondentie van de Stadhouderlijke familie.*



Mère, Helena Jacoba de Vicq, 1724-1768.

dr. G. de Spinny 1759.

Suite de la page 6.

Dans *Caliste* il y a un passage où un nègre de la Guinée, vendu comme esclave et devenu domestique dans une famille anglaise, meurt finalement à Lausanne et est assisté dans ses derniers moments par Cécile: 'C'est donc ainsi qu'on finit, Maman, dit Cécile, et que ce qui sent et parle, cesse de sentir, d'entendre, de remuer? Quel étrange sort! naître en Guinée, être vendu par ses parents, cultiver du sucre à la Jamaïque, servir des Anglais à Londres, mourir près de Lausanne! Nous avons répandu quelque douceur sur ses derniers jours. Je ne suis, maman, ni riche, ni habile, je ne ferai jamais beaucoup de bien; mais puissé-je faire un peu de bien partout où le sort me conduira, assez seulement pour que moi et les autres puissions croire que c'est un bien plutôt qu'un mal que j'y sois venue! Ce pauvre nègre! Mais pourquoi dire ce pauvre nègre? Mourir dans son pays ou ailleurs, avoir vécu longtemps ou peu de temps, il vient un moment où cela est bien égal: le Roi de France sera un jour comme ce nègre: et moi aussi, interrompis-je, et toi ...' (O.C., VIII, p. 187).

Il est clair que le sentiment d'inutilité finale forme la base de la morale d'Isabelle de Charrière et le noyau de ce qu'on nomme son scepticisme. C'est la constatation d'une solitude à laquelle on ne peut échapper et de l'inaccessibilité d'une liberté et d'une indépendance qui serait plus que relative. A la fin de l'analyse pénétrante que Jean Starobinski a écrite comme introduction à la réimpression des *Lettres écrites de Lausanne*, en 1970, il souligne: 'Il faut rétrécir l'existence, substituer les bonnes œuvres à l'amour, se résigner sans joie à dessiner des fleurs au coin d'une cheminée. Cécile blottie contre sa mère, William escortant le jeune Lord nous offrent la curieuse image de la séparation des sexes, dans un monde paisible où règne un climat feutré de terreur morale: de merveilleuses figures de femme fleurissent méconnues, et rencontrent la mort avant d'avoir possédé le bonheur.' (p. 66).



Père, Diederik Jacob van Tuyll v.S. 1707-1776, dr. G. de Spinny 1756.

Bien qu'il rende le climat de cet ouvrage d'une façon très limpide, je crois pourtant que ce n'est pas une caractéristique de l'attitude d'Isabelle de Charrière. Il ne s'agit pas chez elle d'une soumission spirituelle. Il est vrai qu'elle disait dans une de ses dernières lettres à son neveu Willem-René 'tout est passager' mais en y ajoutant avec une certaine fierté ironique, 'comme l'homme qui est à la tête de tout' (*O.C.*, VI, p. 526). Elle reconnaît que pour l'homme en général une conduite réaliste est une conduite pragmatique, mais la morale qu'elle déduit de son expérience de la vérité est plutôt celle qu'Unamuno déduit d'Oberman de Sénancour 'Si le néant est ce qui nous est réservé, faisons que ce soit injustice'. Isabelle de Charrière n'a pas douté de ce destin, me semble-t-il, mais elle en a tiré la même conséquence; on peut, sans peine, à partir de son oeuvre, en être persuadé.

Parmi aux écrits dont nous pouvons extraire sa philosophie appartiennent également les romans se rapportant en grande partie à la Révolution ou à son influence. On pourrait, comme le fait Dennis Wood dans son introduction au deuxième tome des *Romans, contes et nouvelles* dans les *Oeuvres Complètes* (tome IX) considérer *Henriette et Richard*, *Lettres trouvées dans des porte-feuilles d'émigrés* et *Trois Femmes* comme un triptique qui a la Révolution comme cadre. De ces trois livres, *Henriette et Richard*, resté inachevé, a été publié pour la première fois dans les *Oeuvres*

Complètes et les deux autres respectivement en 1793 et 1795. Je ne m'arrêterai pas ici au rôle qu'y joue la Révolution, car cela demanderait un développement particulier qui m'éloignerait trop de mon sujet. Patrice Thompson qui en prépara le texte et qui consacra une conférence à ce roman à Zuylen, a démontré qu'il ouvre tant de perspectives qu'un bref commentaire laisserait trop de lacunes. Pour le moment je voudrais rappeler uniquement qu'en 1797 Isabelle de Charrière décida de réunir quelques ouvrages projetés dans une même configuration. Celle-ci est formée par un petit groupe d'amis autour d'un personnage, l'Abbé de la Tour, un abbé typique du Siècle des Lumières, à peine croyant, sceptique, ironique, mais spirituel et humain, à plusieurs points de vue donc un alter ego de l'auteur. Dans ce groupe on discute de problèmes actuels qui trouvent une réalité concrète dans des histoires racontées par l'abbé. Elles ont paru en 1798 et 1799 en trois volumes sous le titre *L'Abbé de la Tour ou Recueil de nouvelles et autres écrits divers*, dont les principaux romans sont *Trois Femmes*, *Honorine d'Userche*, *Sainte-Anne* et *Les Ruines de Yedburg*.

Il y avait plusieurs motifs pour imprimer ces romans ou pour les réimprimer car *Trois Femmes* avait déjà paru dans deux éditions plus ou moins mutilées et *Honorine d'Userche* avait été éditée seulement dans une traduction allemande de L.-F. Huber. Le premier motif pour réunir ces romans fut sans doute l'unité de l'idéologie thématique parce qu'Isabelle de Charrière y met en relief différentes formes de ce dogmatisme qu'elle hait tant. Au cours des histoires elle développe sa propre morale, dont il ne faut pourtant pas confondre le fond sceptique avec de l'indifférence. Car autant par l'intelligence que par la qualité humaine son scepticisme est très proche de celui de Montaigne.

On a déjà beaucoup parlé des *Trois Femmes*, ce qui n'est guère étonnant, car n'était-ce pas Mme de Staël qui lui écrivait fin octobre 1793: 'vos ouvrages se varient encore à la dixième lecture' (*O.C.*, I, 23 oct. 1793, p. 234). L'essence de ce livre, Isabelle de Charrière le donne elle-même dans une lettre à son ami Chambrier d'Oleyres: 'C'est un petit traité du devoir mis en action ou plutôt élucidé par une action. On n'a pas prétendu donner des modèles à suivre mais montrer des vices et des faiblesses à excuser comme non incompatibles avec une idée ou un sentiment du devoir et une moralité dans la personne coupable ou accusable' (*O.C.*, IV, 13 oct. 1792).

Quand Isabelle de Charrière commençait à écrire ce roman, vers la fin de 1794, l'idée du devoir était de toute actualité. L'année précédente elle était entrée en relation avec L.-F. Huber - écrivain allemand, ami de Schiller - qui s'ingéniait à la gagner ainsi que Benjamin Constant à la philosophie de Kant. La correspondance avec Benjamin Constant nous apprend qu'à la suite de ces discussions, Isabelle de Charrière rédigea une généalogie du devoir. Elle ne connaissait pas encore elle-même l'ouvrage de Kant sur ce thème car dans la même lettre du 18 décembre 1794 qui comprend ce schéma détaillé du devoir (*O.C.*, IV, p. 671) elle écrit à Constant qu'elle demandera à Huber son analyse de Kant ou éventuellement l'ouvrage allemand même. Constant, dans son commentaire général sur sa généalogie, écrit le jour de Noël de la même année qu'il ne peut accepter le bonheur en général, ni le bonheur personnel comme norme du devoir, parce qu'une morale s'y appuyant n'a pas de base stable. A son avis, le devoir doit être quelque chose d'indépendant et

d'inchangeable, sinon le mot n'aurait pas de sens. La question de savoir si une idée aussi abstraite est encore utilisable pour les hommes, n'est pas à ses yeux un argument contre cette idée, mais uniquement contre l'homme. 'Le soleil existerait', écrit-il, 'quand tout le genre humain serait aveugle, mais que dirait-on d'un aveugle qui voudrait faire connaître le soleil aux aveugles ses confrères et leur persuader de ne se conduire que par leur lumière?' (*O.C.*, IV, pp. 677-678). La réponse d'Isabelle de Charrière est un exemple de sa morale pragmatique: 'L'idée du devoir, répond-elle, soit qu'elle soit simple ou composée, ou le devoir n'étant toujours que relatif à l'homme, et le motif de l'homme, et l'objet de l'examen de l'homme puisque c'est celui de notre discussion à vous, à moi, à Kant, à Huber, ne peut du tout se comparer à ce que serait le soleil pour des aveugles. Cette idée ou chose n'existe précisément qu'en nous' (*O.C.*, V, p. 27).

Je cite un peu longuement ces textes, parce que cette discussion a un rapport direct avec *Trois Femmes*. L'histoire débute en effet par une discussion entre l'Abbé de la Tour, la jeune baronne de Berghen, un défenseur passionné de Kant, un théologien et quelques autres - discussion comme il y en eut sans doute beaucoup dans le salon du Pontet entre Monsieur et Madame de Charrière, le pasteur Berthoud, Constant et Huber. On cherche à savoir ce qu'est le devoir: une idée simple ou composée, individuelle ou générale. Les hôtes n'arrivent pas à se mettre d'accord et l'abbé raconte une histoire de trois femmes qu'il a rencontrées lors d'un voyage en Allemagne et qui avaient chacune une notion différente du devoir, par laquelle elles justifient leur existence. Il va de soi que cette justification n'est pas trouvée (et n'est au fond pas même cherchée) dans une idée abstraite et immuable .. On peut lire le roman - et cela s'est fait - comme une critique incidentelle sur Kant, mais il illustre sans aucun doute le réalisme sceptique et intelligent d'Isabelle de Charrière et qui prouve combien elle est concernée émotionnellement. Cette qualité - pour certains philosophes sans doute trop subjective - en souligne précisément le caractère tolérant et non dogmatique.

Dans les différents romans cités plus haut et auxquels on pourrait ajouter *Sir Walter Finch en son fils William*, paru après sa mort en 1806 - son réalisme mobile donne le ton de base. A chaque fois on est frappé par la franchise avec laquelle l'auteur, grâce à ses observations et ses expériences, parvient à exprimer une problématique de l'homme, pensée et vécue jusqu'à ses dernières conséquences. Par cela elle est en avance sur son époque et en premier lieu par des vérités fondamentales, qui encore aujourd'hui n'ont rien perdu de leur vérité péremptoire. Les avantages et les désavantages de l'acquis culturel dans *Saint-Anne*, le calcul incertain des profits et pertes dans la balance des connaissances scientifiques et de la possibilité de bonheur dans *Les Ruines de Yedburg*, le dialogue qu'elle entame avec Rousseau dans *Sir Walter Finch et son fils William* - il s'agit chaque fois de sujets avec lesquels nous nous savons confrontés dans un contexte actuel, mais de la même manière.

Je voudrais m'arrêter encore quelques instants à un de ses romans, *Honorine d'Userche*. C'est aussi une histoire racontée par l'Abbé de la Tour qui met en lumière la question de savoir si chacun est libre, comme il l'entend et à tout moment, de propager tout ce qu'il pense sur Dieu, la nature, la raison, l'évangile, etc. On n'ignore pas qu'Isabelle de

Charrière rejette nettement toute idée de censure (entre autres dans ses pamphlets) autant par expérience que par conviction. Il ne s'agit donc pas ici de ce problème, mais de celui de la responsabilité des hommes les uns envers les autres.

L'Abbé raconte l'histoire de deux enfants, désignés généralement par le terme quelque peu bizarre de 'naturels', et qui ont les mêmes parents. Mais ils ignorent le secret de leur naissance et ils ont été élevés séparément. Lorsqu'ils se rencontrent par hasard, ils tombent amoureux l'un de l'autre. Isabelle de Charrière dessine la situation en quelques traits simples et précis et en rapport avec l'atmosphère, les usages et le milieu de l'époque. Mais les questions posées ne reçoivent pas les réponses auxquelles on s'attendrait au dix-huitième siècle. Ce dont l'auteur fait la quintessence du roman, est ce qui est inhérent à la condition humaine, indépendamment de la conjoncture de l'époque. Elle le fait avec une remarquable économie de moyens qui donne à sa prose un niveau classique intemporel, elle creuse jusqu'au fond du problème et à aucun moment le tabou de l'inceste ne tourne au drame sentimental que le lecteur aurait ressenti chez des écrivains d'un moindre talent. Dans une lettre à son traducteur L.-F. Huber, Isabelle de Charrière écrit à cette époque: 'Je trouve dans le plupart des ouvrages soi-disant philosophiques, soi-disant religieux un fond de faux foncier, permanent, qui se déguise en vain dans le vague du raisonnement, le clinquant du style et des accumulations des faits, qui tantôt ne sont pas certains, tantôt ne touchent que très obliquement et faiblement à la question. L'un prêche le christianisme non comme une volonté manifestée d'un Dieu bien certainement existant, mais comme une doctrine utile aux gouvernements, à l'ordre des sociétés, etc., etc. Un autre la vante comme poétique, comme favorable à la tragédie, à l'épopée, etc. Tout cela peut se disputer et ne fait rien à l'essence de la chose. La littérature et la morale ne se traitent pas plus *ad rem*.'

Son roman est centré sur cette essence. Aussi bien Honorine que Florentin, dont elle ignore que c'est son frère, ont été élevés dans un esprit libertin, mais leur scepticisme par rapport aux valeurs et aux vérités traditionnelles n'est pas celui à la mode de l'époque, mais provient d'un réalisme profond. Quand Florentin découvre, et révèle à Honorine qu'elle est sa soeur, ce fait tout en troublant les sentiments qu'ils ont l'un pour l'autre, ne les change pas. Et Honorine ne recule pas davantage devant les conséquences. Le tabou n'est pour elle ni une loi de la nature, ni non plus une règle divine, mais un code établi par les hommes d'après certains préjugés dont elle constate: 'Il n'existait même pas partout, ni toujours. Les enfants d'Adam, pour ceux qui croient à Adam, se marièrent entr'eux. Le vertueux Abel, si aimé de Dieu, à ce qu'on dit, n'eut-il pas sa soeur pour femme. Et les rois d'Egypte et cette nation dont j'ai oublié le nom? ... S'il a plu à quelques hommes de qualifier de crime ce qui avait paru bon et simple à d'autres, que m'importe! (*O.C.*, IX, p. 217).

La réplique est pertinente. Non pas parce que cette conception est ou n'est pas scientifiquement tenable, mais parce qu'Isabelle de Charrière prend ses distances par rapport à un modèle de culture fixé, au bénéfice d'une responsabilité personnelle. Cela légitime sa valeur bien en dehors du cadre de son époque.

On s'en rend compte également dans d'autres répliques. Par exemple lorsque Honorine dit: 'L'amour pur de la chose publique et aussi rare et on l'enseigne si peu, que tout autre amour pur. Qu'on se tourmente tant qu'on voudra, on n'obtiendra rien des hommes, qu'en leur promettant du plaisir et de l'argent, et on ne les fera s'abstenir de rien, qu'en les menaçant de l'enfer ou de la potence' (*O.C.*, IX, p. 223). Faut-il appeler cela du cynisme? Je ne le pense pas. Isabelle de Charrière est trop subtile, trop sensible, pour ne pas regretter que l'homme est tel qu'il est, et pour ne pas être pleine de compassion à la vue du déchirement auquel notre monde, devenu de plus en plus inconcevable, expose les êtres qui le peuplent.

'Je passai par une sombre avenue où elle courait solitairement et je l'entendais crier: "Florentin! Florentin! n'existe-t-il plus rien de toi?" C'est sur ce cri désabusé d'Honorine que l'Abbé termine son histoire. Mais je ne crois pas au bienfondé de Godet, lorsqu'il dit y voir la preuve qu'Isabelle de Charrière, malgré tous ses doutes, s'en tient à sa croyance traditionnelle. Certaines expressions sont par trop explicites. Elle écrit: "J'avoue que je ne crois pas trop à un sens moral. Cette hypothèse rentre dans celle des instincts et des idées innées. Je ne le nie pas non plus, mais il me semble qu'on explique mieux nos idées morales par l'espoir du plaisir et de l'argent et la crainte de l'enfer et de la potence, qui ne se détruisent pas plus complètement dans la plupart des têtes qu'un malentendu ne se détruisait dans la tête de Mme d'Userche!" (*O.C.*, V, 213). Cette répétition exacte dans cette lettre des paroles d'Honorine me semble plutôt une indication de ce qu'Isabelle de Charrière appelle dans cette même lettre une 'métaphysique pratique'.

Si j'ai voulu voir Belle de Zuylen - Isabelle de Charrière entre Charybde et Scylla, c'est que j'ai interprété ces écueils, avec leurs compléments menaçants de brisants et de tourbillons, comme des dangers qui ont leur équivalent à n'importe quelle époque, d'une façon incidentelle ou permanente: le danger d'une dictature politique aussi bien qu'une dictature de l'intellect, la menace d'un absolutisme de la raison, non moins que d'un absolutisme du sentiment, enfin la terreur du matérialisme en face de contraintes métaphysiques.

C'est une erreur de croire que les romans, et en général l'oeuvre créative d'Isabelle de Charrière sont des écrits 'charmants' sur l'amour enjoué, d'une vanité légère, si typique, croit-on du 18ème siècle, n'obligeant à rien, comme la vie frivole d'avant la Révolution.

Il est vrai, en revanche qu'elle n'a pas, comme Mme de Staël et certains esprits idéalistes annonciateurs de l'époque romantique, couvé l'illusion de pouvoir améliorer le monde. Sans doute était-elle aussi convaincue de cette nécessité, raison pour laquelle elle vit arriver la Révolution sans crainte et comme une conséquence logique de la situation dans laquelle certains pays pataugeaient. Et même devant les suites de ce bouleversement dont elle n'a pas sous-estimé les horreurs, elle ne souhaitait pas de voir revenir les conditions du passé. La Terreur lui confirmait plus que jamais ce qu'elle avait déjà constaté depuis longtemps sous une forme moins extrême, à savoir que l'origine de la tragédie humaine est enracinée dans l'homme et dans les circonstances qu'il se crée lui-même.

Nous voyons aujourd'hui combien elle a eu raison et comme ses constatations sont restées inchangées. Le scepticisme dont elle témoigne a été la boussole qui l'a guidée entre les écueils de la condition humaine. Sans détours, avec courage et un regard qui ne s'est pas laissé troubler par des classes et des rangs, elle les a désignés dans l'ordre social, dans les rapports sociaux, dans le mariage, dans les contradictions de l'individu, son égoïsme, son avidité et son intérêt personnel, - bref dans la nature même de l'homme, sa volonté de puissance, de réalisation de soi-même au prix de tous et de tout, son besoin d'absolu - et l'impossibilité de l'atteindre.

C'est certainement une conclusion négative. Mais Isabelle de Charrière n'en a pas tiré des conséquences désabusées. La morale de son scepticisme, au contraire, est positive, comme l'est à notre époque celle de Camus, 'optimiste quant à l'homme, pessimiste quant à la destinée humaine'. Renan a raison de dire qu'après tout la vérité est peut-être triste, mais cela peut transformer le courage en un courage du désespoir sans lui enlever la force d'agir. Bien au contraire. Et sans aucun doute - Isabelle de Charrière en a fait elle-même l'expérience - la position entre Scylla et Charybde n'est pas confortable. Il lui manque la séduction de tout extrémisme à l'apparence héroïque. Sa morale n'est pas attrayante car elle ne connaît pas de profit. Par conséquent elle trouve peu d'adhérents, - et ceci explique au moins une des différences entre Madame de Charrière et Madame de Staël et forme un des aspects, et non le moins important, de la relation de ces deux femmes avec Benjamin Constant.

Si l'oeuvre et le caractère d'Isabelle de Charrière commandent l'estime qui a conduit à sa redécouverte et à une revalorisation de ses écrits, elle ne le doit pas uniquement à une valeur littéraire qui a bravé les temps, mais également au fait que ses écrits appartiennent à ce qui nous reste de meilleur et de plus pur de son siècle.

A l'époque où elle était encore Belle de Zuylen, à l'âge de 26 ans, elle écrivait déjà à Constant d'Hermenches: "Il y aurait bien de la sagesse et bien du bonheur à passer par toute la vie d'un pas convenable et avec un air serein, d'être toujours ce qu'il faut être dans chaque âge sans regretter celui qu'on vient de quitter et d'arriver enfin au bout de cette vie, de la quitter aussi sans émotion et sans regret".

Elle ignorait alors ce qu'exigerait une telle attitude stoïque. Les expériences de la vie le lui ont bien appris par la suite. La conjoncture opportuniste de l'apparence préfère souvent interpréter cette attitude comme hypocrite, comme un louvoyement sans risques, à l'abri de tout danger. Jamais Isabelle de Charrière ne s'en est laissée imposer par une telle interprétation. Car la vérité est tout autre.

La vérité, c'est qu'elle refusait d'entrer dans des expériences sans lendemain et contre lesquelles son aperception de la nature humaine la prévenait. Mais elle n'hésitait pas à aller jusqu'au bout d'une honnêteté qui ne la menait qu'au *no man's land* dangereux du non-savoir. Sa grandeur qui s'abrite dans le refus de tout héroïsme pathétique, se retrouve dans le courage d'accepter l'isolement et l'équilibre instable auquel condamne une telle honnêteté - mais qui sont, seuls, des forces inépuisables pour ceux qui la découvrent.

Pierre H. Dubois

(Traduit du Néerlandais par Simone Dubois)



Jaarlijkse herdenking van de geboortedag van Belle de Zuylen

Het bestuur van ons Genootschap nodigt u uit tot het bijwonen van de 10e jaarlijkse bijeenkomst ter herdenking van de geboortedag van Belle de Zuylen-Isabelle de Charrière op

zaterdag 20 oktober 1984 10.15 uur

dit jaar in de Aula van de Koninklijke Bibliotheek te 's Gravenhage.

Programma:

- 10.15 u. Openingswoord door de heer P. Mahillon, voorzitter van het Genootschap.
- 10.30 u. Presentatie van het laatste deel van de Oeuvres Complètes door de uitgever G.A. van Oorschot.
- 10.45 u. J.-D. Candaux, conservateur des manuscrits de la Bibliothèque de Genève: Et si nous nous occupions aussi un peu de M. de Charrière.
- 11,00 u. P.J. Buijnsters, hoogleraar Nederlandse Taal- en Letterkunde aan de Universiteit van Nijmegen: Een monument voor Belle van Zuylen.
- 11.30 u. Gelegenheid tot bezichtiging van de Documentatie Tentoonstelling over leven en werk van Belle de Zuylen - Isabelle de Charrière in het Letterkundige Museum te Den Haag.
- 12.30 u. Lunch.
- 14.00 u. D. M. Wood, wetenschappelijk medewerker aan de Universiteit van Birmingham: Isabelle de Charrière and Benjamin Constant: Work in Progress.
- 14.30 u. Joséphine van der Meer - Voordracht uit brieven van Belle de Zuylen.
- 15.00 u. M. Gilot, professeur à l'Université de Grenoble.: Quelques remarques sur la lanque d'Isabelle de Charrière.
- 15.30 u. Sluiting der bijeenkomst door de voorzitter.

Wij hopen op 20 oktober vele bekenden maar ook nieuwe belangstellenden te mogen begroeten. Met het oog op de beschikbare plaatsruimte zien wij uw opgave voor deelname op ingesloten formulier gaarne tijdig, doch uiterlijk 5 oktober a.s. tegemoet bij mevrouw J.D.M. van der Meer-Hendriks, Kuilenburgerstr. 12, 7221 NG Steenderen (tel. 05755-1534) of bij het secretariaat: Straatweg 17b, 3603 CV Maarssen (tel. 03465-61469), postgiro 5634723 t.n.v. Genootschap Belle de Zuylen.

Réunion anniversaire Belle de Zuylen

Le Comité de l'Association Isabelle de Charrière-Belle de Zuylen a l'honneur de vous inviter à sa 10ème réunion qui aura lieu cette année le

samedi 20 octobre 1984 à 10 h. 15

dans l'Aula de la Bibliothèque Royale à La Haye

- 10 h. 15 Accueil des participants par M. Pierre Mahillon, président de l'Association.
- 10 h. 30 L'éditeur G.A. van Oorschot présentera le tome VI, soit le dernier des 10 tomes des Oeuvres Complètes.
- 10 h. 45 J.-D. Candaux, Conservateur des manuscrits de la Bibliothèque publique et universitaire de Genève: Et si nous vous occupions aussi un peu de M. de Charrière.
- 11 h. 00 P.J. Buijnsters, Professeur à l'Université de Nimègue: Un monument pour Belle de Zuylen.
- 11 h. 30 Interruption et visite de l'Exposition documentaire sur la vie et l'oeuvre d'Isabelle de Charrière au Musée de la Littérature de La Haye.
- 12 h. 30 Lunch.
- 14 h. 00 D. M. Wood, Maître-assistant à l'Université de Birmingham: Isabelle de Charrière and Benjamin Constant: Work in Progress.
- 14 h. 30 Joséphine van der Meer: Déclamation de quelques fragments de lettres de Belle de Zuylen.
- 15 h. 00 M. Gilot, Professeur à l'Université de Grenoble: Quelques remarques sur la langue d'Isabelle de Charrière.
- 15 h. 30 Clôture de la réunion par le président.

Nous espérons revoir de nombreux membres et accueillir de nouveaux intéressés à cette 10ème séance. Nous vous prions de nous faire connaître votre participation en retournant le formulaire ci-joint le plus tôt possible et au plus tard avant le 5 octobre prochain à Mme J.D.M. van der Meer-Hendriks, Kuilenburgerstr. 12, 7221 NG Steenderen (tél. 05755-1534), ou bien au secrétariat: Straatweg 17b, 3603 CV Maarssen, (tél. 03465-61469). C.c.p. 5634723 au nom de l'Association Isabelle de Charrière .

